Document généré le 25 avr. 2024 05:55

24 images

Passage et transformation
La position du témoin

Philippe Gajan

Numéro 138, septembre 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21433ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2008). Compte rendu de [Passage et transformation : la position du témoin]. *24 images*, (138), 34–34.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

24 City de Jia Zhang-ke

Passage et transformation : la position du témoin

par Philippe Gajan

Le passage et la transformation. Toute l'œuvre de Jia Zhang-ke est consacrée au passage et à la transformation : passage d'une génération à l'autre, passage d'un monde à l'autre, passage de la tradition à la modernité et aux transformations qui s'en suivent. Le cinéaste ne compare pas l'avant et l'après, ce qui l'entraînerait forcément du côté de la nostalgie, mais il examine le moment exact avec ce qu'il charrie de traces du passé et d'indices sur l'avenir. En ce sens, son cinéma est non seulement fondamentalement contemporain, en prise sur le réel, mais il fait du réalisateur, à l'instar d'un documentariste, un témoin privilégié de ces transformations en acte. Son métier : témoin.

Dans ***24 City***, d'une certaine manière, il poursuit et affine un travail en cours, qui a commencé avec ***Xiao Wu, artisan pickpocket*** en 1997 et s'est poursuivi avec tant de films marquants comme ***Platform***, ***Plaisirs inconnus***, ***The World*** ou, bien sûr, ***Still Life***. Cette œuvre, déjà, explorait un lieu en transformation, bientôt englouti par le bassin créé par la construction du barrage des Trois Gorges. Dans ***24 City***, il s'agit cette fois de l'usine 420, usine modèle du modèle chinois, qui ferme ses portes pour laisser place à de luxueuses tours en copropriété. La matière documentaire est bien là, dans les très nombreuses entrevues que le cinéaste a menées avec trois générations d'ouvriers et de cadres de l'usine. Encore un monde en train de disparaître, encore un monde en train de naître.

De cette matière, Jia Zhang-ke a «extrait», non pas le plus exemplaire, non pas le plus symbolique, comme une leçon sociopolitique, mais le fil d'un récit ou plutôt les fils de huit récits, certains réels, d'autres fictionnels, d'où pourra enfin sourdre cette «leçon». En quelque sorte, le cinéaste met en scène les conditions de possibilité d'existence de ce discours. C'est d'ailleurs précisément ce qui se passe dans ***24 City*** : le discours n'est pas contenu dans aucun des huit segments, mais bien dans leur juxtaposition (différentes générations, différentes positions sociales); non seulement l'enchaînement des récits n'est pas assujetti à une démonstration, mais c'est au sein même de la répétition des segments, par leur construction, par la répétition du dispositif que se fait le film.

Dispositif filmique, toutes les «entrevues» sont filmées de façon documentaire, dans une pièce austère d'où l'on voit l'extérieur de l'usine; dispositif narratif, tous les récits, sorte de mise en mémoire, commencent par des anecdotes plutôt, disons, heureuses, et se terminent par l'effondrement des personnes interviewées : effondrement de la vieille ouvrière qui se remémore, au moment d'embarquer sur un bateau qui la conduira à la cité modèle, la disparition de son enfant qu'elle ne reverra jamais; effondrement de la jeune femme, parangon du néocapitalisme sauvage à la chinoise, dont la carapace se brise à l'évocation de ses parents.

Ici au final, témoignages réels et fictions s'entrelacent donc. Et ce n'est pas le moindre des passages que met en scène le cinéaste, car, ce faisant, il ne cherche pas la confusion, celle du jeu qui voudrait que l'on ne distingue plus la réalité de la fiction, mais bien leur point de jonction. Ce point où se situe son cinéma, à la frontière du passé et de l'avenir. Jia Zhang-ke nous donne ici une grande leçon sur la Chine contemporaine, une grande leçon de cinéma.

Chine, 2008, Ré. : Jia Zhang-ke. Scé. : Zhai Yongming. Ph. : Yu Likwai, Wang Yu. Mont. : Lin Xudong, Kong Jinlei. Mus. : Yoshishiro Hanno, Lim Giong. Int. : Joan Chen, Liping Lu, Tao Zhao. 112 minutes.